

Enrayer la machine du langage

Philippe Charron, *Journée des Dupes*, Le Quartanier, 2013, 253 p.

Laurence Côté-Fournier

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2014). Compte rendu de [Enrayer la machine du langage / Philippe Charron, *Journée des Dupes*, Le Quartanier, 2013, 253 p.] *Liberté*, (305), 48–49.

Enrayer la machine du langage

Philippe Charron brise la monotonie du monde.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

LIRE *Journée des Dupes*, c'est en partie avoir le sentiment de se plonger dans une retranscription d'échanges avec Cleverbot, la forme d'intelligence artificielle mise au point par Google et disponible en ligne pour interagir avec tout un chacun. Les énoncés que Charron cumule dans *Journée des Dupes* ressemblent en effet à des phrases générées par le programme de ce qu'on imaginerait être un ordinateur ultradéveloppé, à la conscience quasiment humaine. Le travail, les sports, l'alimentation, l'exercice, la famille : ce programme serait paré pour faire face à toute situation sociale et trouver une réplique juste, appropriée, selon ce que son interlocuteur affirmerait. Soucieux de ne pas susciter l'ennui, il aurait même quelques anecdotes pas piquées des vers à partager, en plus d'offrir des conseils pratiques sur la rénovation de la maison. Celui qui, par ignorance ou plaisir, entamerait la discussion avec une telle entité ne constaterait la véritable nature de son vis-à-vis que par quelques glissements de sens et incongruités qui rompraient la belle logique des échanges. Mais ne sommes-nous pas tous incohérents de temps à autre ?

Bien sûr, *Journée des Dupes* n'a pas été écrit par un ordinateur, mais par Philippe Charron, auteur du bizarroïde et fascinant recueil *Supporteurs tuilés : repas alternés d'épreuves*, publié en 2006. Si son plus récent livre paraît émaner d'une conscience androïde, c'est d'abord en raison de l'attention portée au contenu et à la structure de nos échanges. Notre quotidien est le plus souvent constitué de phrases banales, d'interactions rigides et codifiées, dont nous acceptons les ressorts en partie par paresse, en partie – et c'est là le plus navrant – par impossibilité de trouver mieux. L'une de nos peurs secrètes n'est-elle pas de constater que nos échanges se résument à des platitudes déjà entendues et remâchées mille fois ? Cette angoisse de posséder une conscience remplaçable, vide, n'est pas nouvelle. Francis Ponge, dont Charron est lecteur, affirmait déjà dans ses *Proèmes* que « les paroles sont toutes faites et s'expriment : elles ne m'expriment point ». Là était le drame, qu'il cherchait à dépasser par son travail sur le langage. Un drame d'identité – qui parle derrière moi quand je m'exprime ? – et aussi de singularité : « Nous n'avons pas à notre disposition d'autres mots [...] que ceux qu'un usage journalier dans ce monde grossier depuis l'éternité

prostitue. » *Journée des Dupes* reprend à son profit ces enjeux, tout en développant une méthode propre pour jouer de la présence parasitaire des lieux communs dans tout discours.

En couverture, *Journée des Dupes* est identifié par la mention générique « succession » : les phrases se succèdent en effet, défilant en une sorte de suite très, très relâchée, et il ne sert pas à grand-chose de chercher à déterminer si celle-ci se range sous la rubrique « Poésie », « Aphorismes » ou constitue plutôt une sorte de récit en vers. Toutes ces réponses sont bonnes, mais aucune n'est pleinement satisfaisante. Philippe

Charron prend ces phrases toutes faites à bras-le-corps, les déforme et les agence en un ensemble improbable et inclassable, dont la force se fait sentir grâce à la lente et méthodique accumulation des syntagmes. Si cette suite a un début et une fin, c'est bien parce que, d'une

manière toute pratique, il le faut, limites matérielles du livre obligent. La succession d'énoncés aurait pu être infinie, passant mollement d'un sujet à l'autre à mesure que les variations autour d'un même mot s'épuiseraient. Les fragments sont constitués d'une phrase isolée, parfois du regroupement de quelques énoncés qui forment un bref dialogue ou une sorte de récit. On ne sait jamais trop qui parle : il n'y a ni voix narrative stable ni personnage, que des affirmations sorties on ne sait trop d'où : « Prenez ce bol de soupe avec un peu de pain ; ça vous réchauffera. / Il y a toujours de la place entre deux hommes pour en ajouter un. / J'ai à peine trente ans, mais parfois on m'appelle grand-papa. » De même que l'on discerne souvent une forme connue au milieu d'une toile abstraite, les liens ténus entre des phrases pourtant déconnectées créent le sentiment de suivre une petite histoire le temps de quelques lignes, même si l'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam ces gens dissertant de planification urbaine ou de fauteuils roulants :

Si tu aimes une fille, tu dois l'inviter à voir un spectacle.

Les fonds publics financent des installations pour un public prévu d'avance, mais les sièges restent vides.

Personne ne s'expliquait cet échec. On a tout fait pour que ça fonctionne.

PHILIPPE CHARRON

Journée des Dupes

Le Quartanier, 2013, 253 p.

Ils ne sont pas en fauteuil roulant, c'est donc nettement moins vendeur.

Mais ce ne sont que des illusions d'optique : aucun récit d'ensemble ne sera discernable au terme de la lecture. L'objet même des propos rapportés demeure obscur : cette discussion en apparence si sérieuse sur l'hypothèque concernerait-elle finalement des terrains de Monopoly? Pourquoi autant d'intérêt pour la sonorité du mot « jambon »?

La réponse ne viendra pas, car *Journée des Dupes* est d'abord un ouvrage fait de jeux de langage. Le sentiment de myopie que procure l'ensemble est frappant. On avance en taupe à travers une multitude d'espaces et de thèmes qui forment, par leur ampleur, une sorte de catalogue de notre monde, vu à l'échelle des échanges les plus prosaïques. Il est inutile de décoder un sens métaphorique aux fragments, de les interpréter en recherchant un quelconque double sens. Tout est à prendre littéralement. Les segments, rédigés dans une langue neutre et impersonnelle, se présentent comme des propositions logiques qui auraient pu figurer dans un livre de grammaire ou de philosophie analytique, comme autant de façons de tester la structure du langage pour découvrir le moment où il tombe dans le non-sens : « Il y a beaucoup de gens qui font beaucoup de choses / Il y a peu de gens qui font beaucoup de choses / Il y a peu de gens qui ne font pas beaucoup de choses. / Il y a beaucoup de gens qui ne font pas beaucoup de choses. »

Sans surprise, les lieux communs sont omniprésents (« Il faut toujours voir le bon côté des choses »), comme les phrases qui paraissent tout droit sorties d'un manuel de gestion d'entreprise, quoique légèrement plus étranges qu'à l'habitude (« Les métiers reliés à l'accueil de gens et à la réception d'appels sont des métiers où on exerce sa manière de dire bonjour »). La succession inscrite en couverture s'avère aussi celle de la reproduction du même, de la passivité mentale qu'implique cette reprise sans fin de mots et de phrases toutes faites.

Au milieu de ce fatras de phrases convenues ou sans référent apparent, de nombreuses irrégularités viennent toutefois enrayer la machine. Le résultat de ces dérapages est souvent proche de la niaiserie ou du cabotinage, mais reste néanmoins savoureux : « Il n'a pas su me voir sous mon bon angle. C'est vrai que je suis un polygone irrégulier » ; « Les familles se comptent par poignées. Il y a environ trois familles dans une poignée. » Ces culs-de-sac logiques, qui brisent la marche habituelle des échanges, ne sont toutefois pas réductibles à de simples blagues de maniaques de syllogismes, d'amateurs de propositions absurdes ou autres membres du cercle des amis de Wittgenstein. Ils permettent aussi, par leur dissonance, de faire naître la singularité dans un monde où celle-ci paraît écrasée par le poids des habitudes et des préceptes moraux.

Une sorte de stratégie de résistance se met en place grâce aux détournements opérés : si cela est notre monde, si ceci est ce que l'on attend de nous, voyons jusqu'où nous pouvons mener le dérapage en suivant la logique attendue en société. Et il s'avère qu'on peut déraiper fort loin.

Le type d'expérience langagière auquel se livre Philippe Charron demeure malheureusement très rare au Québec, où tant les auteurs de poésie que de fiction répugnent à ce genre d'exercice formaliste et exigeant, qui met à mal les codes de lecture auxquels le paysage littéraire québécois nous a habitués. Le silence critique qui a accompagné la parution de *Journée des Dupes*, malgré l'intérêt que suscite présentement le catalogue de sa maison d'édition, peut en partie être attribué au caractère inclassable de sa pratique ici. Un exemple récent, aussi au Quartanier, montre toutefois une parenté d'esprit remarquable avec le travail de Charron : *Les occidentales* de Maggie Roussel, publié en 2010. Comme dans *Journée des Dupes*, toutes sortes de voix s'y entremêlent et défilent, donnant encore une fois le sentiment de lire un recueil de

citations sorties de nulle part, appartenant à une multitude indéterminée et schizophrénique. Suite de formules figées, de bouts de phrases et de pensées pessimistes, ce recueil magnifique et implacable cultive la négativité (« Je déçois mes amis, et d'autres gens ») et expose par la bande l'omniprésence du discours ambiant sur les vertus de l'accomplissement personnel et de la réussite sociale (« As-tu un projet en cours? »). Une phrase

résume cette infiltration de préceptes non désirés en soi : « Dans la tête : des spots publicitaires, des clichés en tous genres et des lieux communs ; la pensée se débat comme dans un mauvais rêve. »

Contre le sentiment de ratage que suscite l'exacerbation ambiante du bonheur et de la joie de vivre, Roussel oppose de toutes petites choses : des bribes d'une conscience qui observe ce qui l'entoure, un bestiaire d'animaux et d'insectes mal-aimés, quelques variations sur des proverbes connus. En cela, son travail ne diffère pas tellement de celui de Philippe Charron, ni dans sa construction, ni dans sa manière de s'attacher aux conventions sociales telles qu'elles s'incarnent dans nos propres paroles, pour les mener en déroute. Une même mélancolie angoissée se dégage de ces deux recueils qui font, pour reprendre les mots de Ponge, « œuvres de salut public » en nous confrontant à la langue et à son usure. Ce sont d'impressionnants exercices de remise à neuf et de recyclage du langage. L'ampleur du territoire couvert dans *Journée des Dupes*, des événements mondains aux hôpitaux en passant par la production du béton, le distingue toutefois. La mégalomanie de Philippe Charron, précieuse, l'amène à démantibuler patiemment notre environnement, phrase par phrase. Toutes les rubriques de nos vies y sont, prêtes à passer l'épreuve du langage. **L**

« Il n'a pas su me voir sous mon bon angle. C'est vrai que je suis un polygone irrégulier. »